

manière d'améliorer un troupeau de moutons : ce sera peut être un voisin qui aura réussi à obtenir des moutons qui sont pour vous un sujet d'admiration et de surprise. Vous n'auriez pas jusqu'alors songé à vous demander quel est la cause de son succès ; et quand il vous aura dit qu'il a réussi, par un croisement judicieux et par une nourriture soignée, de même que par une stabulation convenable, à obtenir des moutons qu'il vend \$3 à \$5 chaque, quand vous mêmes ne pouvez les vendre que \$1.50 et le plus \$2, vous vous empresseriez de visiter sa bergerie, et vous vous convaincriez que cet éleveur nourrit ses moutons au même soin que les vôtres, qu'il ne leur donne pas plus de nourriture ; mais que la différence existe dans les soins de propreté, dans la régularité des repas à leur donner, dans la précaution qu'il met à confectionner des râteliers où la nourriture ne se perd pas sous les pieds des moutons, que 20 à 24 moutons peuvent y prendre leur nourriture à la fois, sans se nuire ni briser leur laine, et différentes précautions dont vous ignoriez jusqu'à ce jour l'importance.

Un autre cultivateur, dans une autre réunion, voudra être renseigné sur la manière de garder les abeilles. Il y a à cette réunion intime, un cultivateur qui a dix ou douze ruches d'abeilles, et il lui dira : " Je ne suis pas bien rassuré sur la manière de loger et de bien tenir mes abeilles ; je crois que je me trompe souvent en leur enlevant ce que je devrais leur laisser, vous qui réussissez si bien avec vos abeilles, pourriez-vous m'indiquer les moyens de mieux faire ? " Alors le cultivateur entendu, qui a réussi à obtenir dix à douze ruches d'abeilles en bien peu de temps, lui fera ressortir les avantages d'un rucher bien monté, bien entretenu ; il lui fera comprendre que c'est profit presque assuré d'avoir des abeilles, etc.

Voilà comment un cultivateur désireux de réussir dans la culture de la terre, pourrait grandement profiter de l'expérience de ses voisins dont il jalouse parfois le succès, sans essayer à se rendre compte de la cause de ce succès chez son voisin placé dans les mêmes conditions que lui, quant à la qualité et l'étendue du terrain.

En présence de cette démonstration, qui pourrait contester l'utilité des cercles agricoles, de même que des Sociétés d'agriculture qui pour la plupart ont à l'heure qu'il est démontré leur utilité par des exhibitions de comté, où l'on peut se rendre compte des progrès réalisés dans l'amélioration du bétail. Nous sommes surpris qu'un aussi petit nombre de cultivateurs fasse partie de ces associations, susceptibles d'un plus grand progrès, si elles étaient plus généralement patronisées par ceux en faveur desquels elles sont établies.

Un cultivateur a beau être intelligent, instruit dans son métier et actif, il en trouvera toujours d'autres qui réuniront ces conditions plus complètement que lui ; si ce n'est pas dans sa paroisse, ce sera dans la paroisse voisine ; si ce n'est pas dans la paroisse voisine, il peut s'en trouver au moins quelques-uns dans tout un comté. Croire qu'on n'a pas de progrès à faire en agriculture, indique un amour-propre que rien ne peut justifier.

Les cultivateurs ont toute défiance à l'égard des journalistes agricoles qui certainement n'ont pas la

prétention d'en montrer aux cultivateurs, mais s'efforcent, par l'étude et l'observation des faits agricoles qui se passent autour d'eux, d'attirer l'attention sur des pratiques agricoles qui pourraient être d'un grand avantage à la masse des cultivateurs.

Loin de vouloir en montrer aux cultivateurs, nous avouons ici qu'ils ont été pour nous et sont encore nos seuls et véritables maîtres dans notre tâche de journaliste agricole. Chaque jour, ils nous fournissent eux mêmes des exemples de ce que peut une culture soignée, de même que des pertes occasionnées par une culture routinière : et ce sont ces faits que chaque semaine nous voulons rappeler à l'attention des cultivateurs, afin qu'ils en fassent leur profit.

Il en est de même des conférenciers agricoles, à l'égard desquels on a aussi de la défiance. Nous avons eu occasion de faire quelques conférences dans les paroisses, et cependant nous avons pu constater la défiance de la part de quelques cultivateurs. Mais disons-le, ces cultivateurs font exception : nous les trouvons seulement chez les routiniers. Car il nous suffit de demander quels sont ceux qui s'éloignent du groupe des cultivateurs désireux d'entendre une conférence agricole ? on nous répondra que ce sont ceux qui réussissent le moins en agriculture, et qui ne cessent de dire que l'on ne peut leur en montrer en fait de culture. Aussi le lendemain d'une conférence, rien de plus pressé pour eux que de demander à ceux qui y ont assisté, ce que le conférencier a dit, pour le seul plaisir de pouvoir critiquer plus à leur aise les enseignements du conférencier et de crier sur tous les toits qu'on était venu *blaguer* les cultivateurs.

Citons un exemple : Un cultivateur assez bien posé, s'était rendu à l'école d'agriculture de Ste Anne pour y entendre une conférence donnée par M. B. Lippens, il y a quinze jours. A peine M. Lippens eut-il parlé pendant cinq minutes, que notre cultivateur se retira en arrière, pour reprendre le chemin de son logis. Le lendemain, il se rendit chez un marchand qui lui demanda s'il avait assisté à la conférence. Le cultivateur lui dit qu'il était resté cinq minutes ; que c'était assez pour lui faire voir que M. Lippens ne pouvait lui en montrer ; qu'avec ces conférences on n'était pas capable d'empêcher la rouille d'attaquer le blé, ni les mouches à patates de manger les patates. Le marchand lui dit qu'il avait eu tort de ne pas avoir écouté la conférence, parce qu'il aurait été parfaitement renseigné sur les différentes maladies du blé. Le cultivateur lui répondit qu'il savait toutes ces choses aussi bien que M. Lippens, mais qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de tous ces détails.

En effet ce cultivateur, parlant pour lui, n'avait pas le temps de s'occuper à améliorer sa terre, afin d'en retirer le plus de profit possible. Car il est un de ceux qui n'ont d'autres occupations sérieuses que celle de se promener dans le temps le plus pressé des récoltes, et en hiver son travail est limité au charroyage du bois de chauffage. Le soin de ses animaux est encore le moindre de ses soucis ; il n'a pas à s'occuper de ses fourrages qui ne sont pas en abondance dans ses fenils, car sa terre ne rapporte que très peu, tant elle a été négligée ; les mauvaises herbes pullulent dans ses champs ; le fumier manque complètement pour engraisser sa terre, et encore est-il obligé, en hiver, d'utiliser le fumier de ses chevaux pour nourrir ses bêtes